

Quand la peinture est musique...

André Félibien

> André Félibien, Préface aux conférences de l'Académie Royale de peinture et de sculpture pendant l'année 1667.

(M. Poussin) s'était imaginé que comme dans la musique l'oreille ne se trouve charmée que par un juste accord de différentes voix ; de même dans la peinture la vue n'est agréablement satisfaite que par la belle harmonie des couleurs, et la juste convenance de toutes les parties les unes auprès des autres. De sorte que considérant que la différence des sons cause à l'âme des mouvements différents, selon qu'elle est touchée par des tons graves ou aigus, il ne doutait pas que la manière d'exposer les objets dans une disposition de mouvements, et une apparence d'expressions plus ou moins violentes, et sous des couleurs mises les unes auprès des autres et mélangées diversement, ne donnaient à la vue diverses sensations qui pouvaient rendre l'âme susceptible d'autant de passions différentes.

Il est vrai aussi que si la musique est capable de faire des merveilles, comme l'on dit que par son moyen Pythagore donnait la santé aux malades ; que le médecin Asclépiade guérissait les frénétiques, qu'un joueur de flûte mit Alexandre en colère, qu'un autre apaisait les plus furieux, et tout cela par la vertu de certaines mélodies, et par la force des différents accords qui frappaient l'oreille de telle sorte que l'âme, qui aime la proportion et l'égalité, se plaît davantage dans les sons des instruments et dans les accents de la voix où les nombres sont entiers et où il y a moins de dissonance. Ainsi la peinture, dont toute la beauté consiste dans la symétrie et la belle proportion, étant traitée avec une conduite convenable à ce qu'on veut représenter, peut former dans l'esprit des sentiments de joie et de douceur aussi forts que la musique, puisque de toutes les passions celles qui entrent dans l'âme par les yeux sont les plus violentes. Il y a des exemples aussi merveilleux de ce que la peinture peut produire, et de ce que l'imagination a souvent causé en voyant des objets beaux ou difformes, que tout ce qu'on rapporte de la musique ; il n'y a donc qu'à trouver différents modes dans la peinture pour la composition des tableaux et l'expression des sujets, comme les anciens en ont eu dans la musique, pour leurs divers récits et leurs différentes chansons. L'on en remarque trois principaux, savoir le mode dorien, le phrygien et le lydien, auxquels on en ajouta ensuite plusieurs autres, dont les uns servaient à chanter gravement les louanges des grands hommes ; les autres donnaient de la valeur et animaient au combat ; d'autres portaient à l'amour ; les uns excitaient à la tristesse et les autres à la joie. Comme ces différents modes venaient des différentes mœurs et coutumes des peuples qui les avaient inventés, dont les uns étaient plus modérés comme les Grecs, les autres plus vaillants comme les Phrygiens, et les autres plus mous et efféminés comme les Lydiens, l'on en peut faire comparaison avec les diverses manières de peindre, qu'on remarque dans l'école de Rome, dans celle de Florence, et dans celle de Lombardie, dont la première conserve plus de majesté et de grandeur, la seconde plus de furie et de mouvement, et la

troisième beaucoup d'agrément et de douceur. Mais il faut avouer qu'il y avait quelque chose de singulier et d'incomparable dans M. Poussin, puisque ayant trouvé l'art de mettre en pratique toutes ces différentes manières, il les a si bien possédées et s'en est fait des règles si certaines, qu'il a donné à ses figures la force d'exprimer tels sentiments qu'il a voulu, et de faire que son sujet les inspire dans l'âme de ceux qui le voyaient, de la même sorte que dans la musique ces modes dont je viens de parler émouvaient les passions.

[...]

Or comme ce qui rendait ces divers modes de musique capables d'élever ou d'abaisser le courage, d'affliger ou de réjouir était la manière dont les voix ou les sons étaient ordonnés, les uns étant plus prompts, les autres plus languissants, les uns plus graves, les autres plus aigus, et qui frappant l'oreille diversement, causent à l'âme une émotion plus ou moins violente ; ainsi M. Poussin représentait ses figures avec des actions plus ou moins fortes et des couleurs plus ou moins vives, selon les sujets qu'il traitait. Car ayant trouvé les véritables degrés de force et d'affaiblissement qui se rencontrent dans les couleurs il savait si bien s'en servir qu'on remarque dans ses ouvrages une conduite harmonique de même que des pièces de musique. Lorsqu'il a représenté un sujet triste et lugubre, comme son tableau qu'on appelle la Peste qui est dans le cabinet du roi, toutes les couleurs sont éteintes et à demi-effacées, la lumière faible et les mouvements de ses figures lents et abattus. Mais dans celui de Rébecca qui doit être gracieux, il n'a employé que des couleurs vives qu'il a doucement rompues les unes par les autres, et dont il a fait un mélange qui charme les yeux ; les actions sont modestes et tranquilles, il y partout du repos, de la joie et de la grâce, en quoi l'on peut dire qu'il a imité le mode ionique qui était élégant et agréable. Je m'étendrais trop si je voulais à présent faire comparaison de toutes ces manières de peindre aux divers genres de musiques ; il suffit d'avoir dit ce que j'ai remarqué dans ce grand peintre, qui de son temps a été l'honneur des peintres français, et l'un des plus grands et des plus forts génies qui ait paru dans cet art [...].

André Félibien, Préface aux conférences de l'Académie

Royale de peinture et de sculpture pendant l'année 1667.